

Christophe Meseure

Les deux dernières heures

16 h.

Le verdict vient de tomber.

J'aurais dû l'envisager, pour m'y préparer, si tant est qu'on le puisse, au lieu de m'accrocher à cet espoir illusoire qu'inconsidérément je nourrissais. Plus le temps s'écoulait, plus la conjecture du pire tendait à perdre du terrain lorsque j'augurais de la suite. Je suis, à plus forte raison, abasourdi à l'annonce de ma condamnation.

Condamné, pourquoi ? Moi dont l'intégrité pourrait être prise en modèle ; moi qui, toute ma vie, n'ai œuvré qu'à faire le bien. Parce que je me suis trouvé au mauvais endroit au mauvais moment ? Non, ce serait une explication tellement commode pour me révolter, hurler ma rage face à l'inaction de mon gouvernement. La réalité est que je connaissais parfaitement les risques, mais que ma conscience professionnelle, saupoudrée d'une certaine irréflexion, m'a poussé à ignorer la prudence, à ne pas accorder de considération aux avertissements de mon ambassade qui m'incitait au rapatriement. La réalité est que je suis coupable d'être un ressortissant occidental, d'un État « politiquement ennemi » qui a été désigné comme cible privilégiée d'un groupe terroriste. Voilà la réalité. Curieusement, je ne montre aucune colère. Le devrais-je ?

Pour les individus qui se sont approprié les rôles de mes juges, jurés et bientôt bourreaux, condamnation va de pair avec exécution. Le gardien de ma geôle m'a communiqué, dans un anglais des plus sommaire, que le lynchage – car c'est bien de cela qu'il s'agit selon ma conception européenne de la justice – était programmé pour dix-huit heures, heure locale, que ma mise à mort serait filmée puis diffusée sur le web, dans le but d'adresser un message d'avertissement aux pays occidentaux. Cela ne me laisse plus que deux heures.

Deux heures. Qu'est-ce que cela représente en comparaison des trente-sept années qui sont derrière moi ? Trente-sept années dont plus d'un tiers à parcourir le monde pour traquer les abus, à mettre au grand jour la corruption des gouvernants et les atteintes aux droits de l'homme, renonçant ainsi à fonder une famille, moi, le fils unique de parents maintenant enterrés. Tout ça pour en arriver là.

Dans la solitude de ma geôle, une question me vient à l'esprit : qui se souviendra de moi ? Cette question est-elle idiote, égoïste ou pertinente ? À deux heures de la fin, je m'inquiète de n'avoir personne pour se rappeler ce que je fus – ce que je « fus » ? Suis-je donc déjà mort pour parler de moi au passé ? – Plus de famille, pas d'ami vraiment proche... Bien entendu, mon nom s'ajoutera à la longue liste des journalistes tués dans l'exercice de leurs fonctions. Reporters sans frontières se souviendra de lui, de ce nom qui aura été le mien, mais pas de moi, pas de l'être sensible que j'aurais été, pas des idées qui auront fait de moi ce que je suis, pas des passions qui m'auront animé, pas des causes que j'aurais défendues, pas des combats que j'aurais menés.

N'ayant même plus conscience de la caméra qui me filme dans ma cellule, je revisionne les images de ma vie : de l'enfant timide et bon élève à l'adulte qui a trouvé sa voie dans le reportage en presse écrite, en passant par l'adolescent qui, comme tout un chacun, commettra des erreurs, dont aucune ne serait telle à me couvrir d'opprobre. J'essaie de me mettre en tête le moindre détail. Je me rassure à me dire que si c'était à refaire, je ne changerais rien. Il y a des gens qui sont faits pour le journalisme, ce quatrième pouvoir capable d'effrayer les dictateurs qui ne parviennent pas à le contrôler, que leur argent ne peut pas acheter, que leurs milices ne réussiront jamais à éradiquer. Je suis né pour ça. Je pense même avoir été excellent dans mon domaine. Durant ma carrière, les médias du monde occidental ont renchéri pour

obtenir le droit de publication de mes reportages, rien qu'à savoir que ma signature y figurait. Est-ce de l'orgueil que de me couvrir ainsi de lauriers ? Possible... Mais qui pourrait m'en blâmer à présent, à part Dieu ? Ce Dieu qui semble être, si on les écoute, le guide de mes bourreaux.

17 h.

Un bruit s'échappe de la serrure, me sortant de ma réflexion inefficacement consolatrice. C'est le moment de prendre mon dernier repas. Pourquoi me nourrir alors que dans une heure je serai mort ? Les djihadistes peuvent être vraiment étranges. Ils sont capables de priver leur prisonnier d'alimentation des jours entiers et, à quelques minutes de l'échéance, leur proposer un menu digne de ce nom.

Je ne m'en étais pas rendu compte, mais la moitié de mon sursis vient de me filer entre les doigts. Je dois commencer sérieusement à réfléchir à ce que sera mon ultime prestation. Une autre question, dont je ne doute pas de la légitimité cette fois, me taraude désormais : quelle image laisserai-je au monde qui me verra vivre mes dernières secondes ? Joindrai-je mes deux mains et m'agenouillerai-je en les suppliant de m'épargner ? Leur dirai-je tout ce qu'ils veulent entendre ? Dénoncerai-je les méfaits du capitalisme ? Donnerai-je le spectacle d'un lâche ? J'aime à croire que non, que la force et le courage ne me feront pas défaut. Quoiqu'il arrive dorénavant, la fin est déjà écrite. Le dernier message que je dois transmettre est clair : que tous les djihadistes du monde comprennent que, nous aussi, nous sommes prêts à mourir pour défendre notre liberté.

17 h 30.

La mort. Pourquoi en avoir peur ? N'est-elle pas l'échéance inéluctable de toute vie ? Voilà peut-être ce que se disent les personnes qui, confrontées à la même situation que moi, cherchent une raison pour mieux l'appréhender. D'ici une demi-heure, des milliers d'hommes et de femmes vont être emportés sur Terre. Des infortunés que la mort harrera par surprise, sans leur accorder de sursis. Comme j'aimerais me convaincre que de se voir en octroyer un est une chance ! Mais c'est peine perdue...

Je vais fermer les yeux et tenter d'oublier cette peur de l'inconnu, car c'est bien cela qui nous effraye tant. Y arriverai-je en me remémorant les êtres chers qui m'ont quitté, en me persuadant qu'ils viendront me chercher, en imaginant cette lumière bienfaitrice qu'on décrit si pure et qui m'indiquera le chemin à suivre ?

17 h 55.

J'entends à nouveau le bruit de la serrure. Je crois que j'ai vécu les deux heures les plus courtes de mon existence. C'est le moment de dire adieu à la vie. Je dois à présent me montrer fort, même si je ne suis nullement prêt à quitter ce monde. Une telle soif d'exister m'anime encore.

Le gardien me demande de le suivre. Il est accompagné d'un compagnon d'armes, dans le cas, j'imagine, où je refuserais d'obtempérer. Une part de moi-même voudrait pleurer, se jeter à terre, les conjurer de m'épargner, ne serait-ce que pour grappiller quelques secondes de vie... D'un autre côté, je sais qu'il n'y a plus rien à faire, hormis me montrer digne et ne surtout pas exposer ma peur. Ils ricanent. Ont-ils deviné ce qui se trame en moi ? Ils m'emmènent à l'extérieur, m'accompagnent jusqu'à une colline qu'ils me font gravir à pied, me bandent les yeux, me mettent à genoux. Tout cela en parlant dans leur langue, à laquelle je ne comprends pas un traître mot.

Voilà, c'est le moment. Le reste de mon existence se résume à ces quelques secondes à venir. Je ferme les paupières, même si le tissu qui enserre ma tête m'empêche déjà de distinguer autre chose qu'un flou lumineux, et j'attends. Quoi exactement ? Une lame qui glisse le long de ma gorge ? Une balle qui me grille le cerveau ?

Quelques secondes s'écoulent. Peut-être une minute.

Rien ne se passe. Je suis toujours vivant. Pourtant, ils sont là, tout près. Je sens leur présence.

Mon visage doit dorénavant trahir une interrogation angoissante, une peur difficilement contenue, mais également le fol espoir qu'il puisse s'agir d'une mise en scène, d'un simulacre d'exécution, dans tout ce que cela a de traumatisant, d'écœurant, d'inhumain.

Ils bougent. Je m'apprête à recevoir le coup de grâce.

Soudain, une voix, en français.

« Coupez ! C'est dans la boîte ! »

C'était le dernier plan du tournage. Je me redresse, pris aux entrailles par les pensées torturantes que j'ai adoptées pour me pénétrer de mon personnage. Elles vont progressivement me désertier, même si, le temps me contredira-t-il peut-être, j'ai le sentiment qu'une part de moi-même s'en trouvera durablement affectée.